|  |
| --- |
| Séquence : Albert Camus, la révolte et la liberté |

**Corpus documentaire**



**Texte 1 : Discours de Suède lors de la remise du prix nobel de littérature - 1957**

*Discours de Suède dédié à Louis Germain, l'instituteur de Camus, ce discours fut prononcé le 10 décembre 1957, selon la tradition, à l'Hôtel de Ville de Stockholm, à la fin du banquet qui clôturait les cérémonies de l'attribution des prix Nobel.*



[*http://www.youtube.com/watch?v=M5QD-32MCv4*](http://www.youtube.com/watch?v=M5QD-32MCv4)

Sire, Madame, Altesses Royales, Mesdames, Messieurs,

En recevant la distinction dont votre libre Académie a bien voulu m'honorer, ma gratitude était d'autant plus profonde que je mesurais à quel point cette récompense dépassait mes mérites personnels. Tout homme et, à plus forte raison, tout artiste, désire être reconnu. Je le désire aussi. Mais il ne m'a pas été possible d'apprendre votre décision sans comparer son retentissement à ce que je suis réellement. Comment un homme presque jeune, riche de ses seuls doutes et d'une œuvre encore en chantier, habitué à vivre dans la solitude du travail ou dans les retraites de l'amitié, n'aurait-il pas appris avec une sorte de panique un arrêt qui le portait d'un coup, seul et réduit à lui-même, au centre d'une lumière crue ? **De quel cœur aussi pouvait-il recevoir cet honneur à l'heure où, en Europe, d'autres écrivains, parmi les plus grands, sont réduits au silence, et dans le temps même où sa terre natale connaît un malheur incessant ?**

J'ai connu ce désarroi et ce trouble intérieur. Pour retrouver la paix, il m'a fallu, en somme, me mettre en règle avec un sort trop généreux. Et, puisque je ne pouvais m'égaler à lui en m'appuyant sur mes seuls mérites, je n'ai rien trouvé d'autre pour m'aider que ce qui m'a soutenu tout au long de ma vie, et dans les circonstances les plus contraires : l'idée que je me fais de mon art et du rôle de l'écrivain. Permettez seulement que, dans un sentiment de reconnaissance et d'amitié, je vous dise, aussi simplement que je le pourrai, quelle est cette idée.

**Je ne puis vivre personnellement sans mon art.** Mais je n'ai jamais placé cet art au-dessus de tout. S'il m'est nécessaire au contraire, c'est qu'il ne se sépare de personne et me permet de vivre, tel que je suis, au niveau de tous. L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire. Il est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes. Il oblige donc l'artiste à ne pas se séparer ; il le soumet à la vérité la plus humble et la plus universelle. Et celui qui, souvent, a choisi son destin d'artiste parce qu'il se sentait différent apprend bien vite qu'il ne nourrira son art, et sa différence, qu'en avouant sa ressemblance avec tous. L'artiste se forge dans cet aller retour perpétuel de lui aux autres, à mi-chemin de la beauté dont il ne peut se passer et de la communauté à laquelle il ne peut s'arracher. **C'est pourquoi les vrais artistes ne méprisent rien ; ils s'obligent à comprendre au lieu de juger.** **Et s'ils ont un parti à prendre en ce monde ce ne peut être que celui d'une société où, selon le grand mot de Nietzsche, ne règnera plus le juge, mais le créateur, qu'il soit travailleur ou intellectuel.**

**Le rôle de l'écrivain, du même coup, ne se sépare pas de devoirs difficiles. Par définition, il ne peut se mettre aujourd'hui au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent.** Ou sinon, le voici seul et privé de son art. Toutes les armées de la tyrannie avec leurs millions d'hommes ne l'enlèveront pas à la solitude, même et surtout s'il consent à prendre leur pas. Mais le silence d'un prisonnier inconnu, abandonné aux humiliations à l'autre bout du monde, suffit à retirer l'écrivain de l'exil chaque fois, du moins, qu'il parvient, au milieu des privilèges de la liberté, à ne pas oublier ce silence, et à le relayer pour le faire retentir par les moyens de l'art.

**Aucun de nous n'est assez grand pour une pareille vocation. Mais dans toutes les circonstances de sa vie, obscur ou provisoirement célèbre, jeté dans les fers de la tyrannie ou libre pour un temps de s'exprimer, l'écrivain peut retrouver le sentiment d'une communauté vivante qui le justifiera, à la seule condition qu'il accepte, autant qu'il peut, les deux charges qui font la grandeur de son métier : le service de la vérité et celui de la liberté.** Puisque sa vocation est de réunir le plus grand nombre d'hommes possible, elle ne peut s'accommoder du mensonge et de la servitude qui, là où ils règnent, font proliférer les solitudes. Quelles que soient nos infirmités personnelles, la noblesse de notre métier s'enracinera toujours dans deux engagements difficiles à maintenir : le refus de mentir sur ce que l'on sait et la résistance à l'oppression.

**Pendant plus de vingt ans d'une histoire démentielle, perdu sans secours, comme tous les hommes de mon âge, dans les convulsions du temps, j'ai été soutenu ainsi : par le sentiment obscur qu'écrire était aujourd'hui un honneur, parce que cet acte obligeait, et obligeait à ne pas écrire seulement.** Il m'obligeait particulièrement à porter, tel que j'étais et selon mes forces, avec tous ceux qui vivaient la même histoire, le malheur et l'espérance que nous partagions. **Ces hommes, nés au début de la première guerre mondiale, qui ont eu vingt ans au moment où s'installaient à la fois le pouvoir hitlérien et les premiers procès révolutionnaires, qui furent confrontés ensuite, pour parfaire leur éducation, à la guerre d'Espagne, à la deuxième guerre mondiale, à l'univers concentrationnaire, à l'Europe de la torture et des prisons, doivent aujourd'hui élever leurs fils et leurs œuvres dans un monde menacé de destruction nucléaire.** Personne, je suppose, ne peut leur demander d'être optimistes. Et je suis même d'avis que nous devons comprendre, sans cesser de lutter contre eux, l'erreur de ceux qui, par une surenchère de désespoir, ont revendiqué le droit au déshonneur, et se sont rués dans les nihilismes de l'époque. Mais il reste que la plupart d'entre nous, dans mon pays et en Europe, ont refusé ce nihilisme et se sont mis à la recherche d'une légitimité. Il leur a fallu se forger un art de vivre par temps de catastrophe, pour naître une seconde fois, et lutter ensuite, à visage découvert, contre l'instinct de mort à l'œuvre dans notre histoire.

**Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. Héritière d'une histoire corrompue où se mêlent les révolutions déchues, les techniques devenues folles, les dieux morts et les idéologies exténuées, où de médiocres pouvoirs peuvent aujourd'hui tout détruire mais ne savent plus convaincre, où l'intelligence s'est abaissée jusqu'à se faire la servante de la haine et de l'oppression, cette génération a dû, en elle-même et autour d'elle, restaurer, à partir de ses seules négations, un peu de ce qui fait la dignité de vivre et de mourir. Devant un monde menacé de désintégration, où nos grands inquisiteurs risquent d'établir pour toujours les royaumes de la mort, elle sait qu'elle devrait, dans une sorte de course folle contre la montre, restaurer entre les nations une paix qui ne soit pas celle de la servitude, réconcilier à nouveau travail et culture, et refaire avec tous les hommes une arche d'alliance. Il n'est pas sûr qu'elle puisse jamais accomplir cette tâche immense, mais il est sûr que partout dans le monde, elle tient déjà son double pari de vérité et de liberté, et, à l'occasion, sait mourir sans haine pour lui. C'est elle qui mérite d'être saluée et encouragée partout où elle se trouve, et surtout là où elle se sacrifie. C'est sur elle, en tout cas, que, certain de votre accord profond, je voudrais reporter l'honneur que vous venez de me faire.**

**Du même coup, après avoir dit la noblesse du métier d'écrire, j'aurais remis l'écrivain à sa vraie place, n'ayant d'autres titres que ceux qu'il partage avec ses compagnons de lutte, vulnérable mais entêté, injuste et passionné de justice, construisant son œuvre sans honte ni orgueil à la vue de tous, sans cesse partagé entre la douleur et la beauté, et voué enfin à tirer de son être double les créations qu'il essaie obstinément d'édifier dans le mouvement destructeur de l'histoire. Qui, après cela, pourrait attendre de lui des solutions toutes faites et de belles morales ? La vérité est mystérieuse, fuyante, toujours à conquérir. La liberté est dangereuse, dure à vivre autant qu'exaltante. Nous devons marcher vers ces deux buts, péniblement, mais résolument, certains d'avance de nos défaillances sur un si long chemin. Quel écrivain, dès lors oserait, dans la bonne conscience, se faire prêcheur de vertu ? Quant à moi, il me faut dire une fois de plus que je ne suis rien de tout cela. Je n'ai jamais pu renoncer à la lumière, au bonheur d'être, à la vie libre où j'ai grandi. Mais bien que cette nostalgie explique beaucoup de mes erreurs et de mes fautes, elle m'a aidé sans doute à mieux comprendre mon métier, elle m'aide encore à me tenir, aveuglément, auprès de tous ces hommes silencieux qui ne supportent, dans le monde, la vie qui leur est faite que par le souvenir ou le retour de brefs et libres bonheurs.**

**Ramené ainsi à ce que je suis réellement, à mes limites, à mes dettes, comme à ma foi difficile, je me sens plus libre de vous montrer pour finir, l'étendue et la générosité de la distinction que vous venez de m'accorder, plus libre de vous dire aussi que je voudrais la recevoir comme un hommage rendu à tous ceux qui, partageant le même combat, n'en ont reçu aucun privilège, mais ont connu au contraire malheur et persécution. Il me restera alors à vous en remercier, du fond du cœur, et à vous faire publiquement, en témoignage personnel de gratitude, la même et ancienne promesse de fidélité que chaque artiste vrai, chaque jour, se fait à lui-même, dans le silence.**

**Texte 2 : L'étranger - 1942**



**Texte 3 : Le mythe de Sisyphe - 1942**

|  |
| --- |
| ***Publié en 1942 et sous-titré Essai sur l'absurde, ce texte très célèbre s'ouvre sur une interrogation sur le suicide, que Camus refuse au nom d'une éthique du vrai. Selon lui, la vie consiste en effet à accepter******le non-sens du monde et à trouver le bonheur au sein même de l'absurde. Le personnage de Sisyphe, condamné par les dieux à rouler son rocher en haut d'une montagne pour le voir perpétuellement retomber, devient emblématique de la condition humaine. Mais « il faut imaginer Sisyphe heureux » : c'est par cette formule ambiguë que se clôt le livre.*** |

Les dieux avaient condamné Sisyphe à rou­ler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où la pierre retombait par son propre poids. Ils avaient pensé avec quel­que raison qu'il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir.

Si l'on en croit Homère, Sisyphe était le plus sage et le plus prudent des mortels. Selon une autre tradition cependant, il inclinait au métier de brigand. Je n'y vois pas de contra­diction. Les opinions diffèrent sur les motifs qui lui valurent d'être le travailleur inutile des enfers. On lui reproche d'abord quelque légè­reté avec les dieux. Il livra leurs secrets. Egine, fille d'Asope, fut enlevée par Jupiter. Le père s'étonna de cette disparition et s'en plaignit à Sisyphe. Lui, qui avait connaissance de l'enlè­vement, offrit à Asope de l'en instruire, à la condition qu'il donnerait de l'eau à la citadelle de Corinthe. Aux foudres célestes, il préféra la bénédiction de l'eau. Il en fut puni dans les enfers H omère nous raconte aussi que Sisyphe avait enchaîné la Mort. Pluton ne put supporter le spectacle de son empire désert et silencieux. Il dépêcha le dieu de la guerre qui délivra la Mort des mains de son vainqueur.

On dit encore que Sisyphe étant près de mourir voulut imprudemment éprouver l'amour de sa femme. Il lui ordonna de jeter son corps sans sépulture au milieu de la place publique. Sisyphe se retrouva dans les enfers. Et là, irrité d'une obéissance si contraire à l'amour humain, il obtint de Pluton la permis­sion de retourner sur la terre pour châtier sa femme. Mais quand il eut de nouveau revu le visage de ce monde, goûté l'eau et le soleil, les pierres chaudes et la mer, il ne voulut plus retourner dans l'ombre infernale. Les rappels, les colères et les avertissements n'y firent rien.. Bien des années encore, il vécut devant la courbe du golfe, la mer éclatante et les souri­res de la terre. Il fallut un arrêt des dieux. Mercure vint saisir l'audacieux au collet et, l'ôtant à ses joies, le ramena de force aux enfers où son rocher était tout prêt.

On a compris déjà que Sisyphe est le héros absurde. Il l'est autant par ses passions que par son tourment. Son mépris des dieux, sa haine de la mort et sa passion pour la vie, lui ont valu ce supplice indicible où tout l'être s'emploie à ne rien achever. C'est le prix qu'il faut payer pour les passions de cette terre. On ne nous dit rien sur Sisyphe aux enfers. Les mythes sont faits pour que l'imagination les anime. Pour celui-ci on voit seulement tout l'effort d'un corps tendu pour soulever l'énorme pierre, la rouler et l'aider à gravir une pente cent fois recommencée; on voit le visage crispé, la joue collée contre la pierre, le secours d'une épaule qui reçoit la masse cou­verte de glaise, d'un pied qui la cale, la reprise à bout de bras, la sûreté tout humaine de deux mains pleines de terre. Tout au bout de ce long effort mesuré par l'espace sans ciel et le temps sans profondeur, le but est atteint. Sisyphe regarde alors la pierre dévaler en quelques instants vers ce monde inférieur d'où il faudra la remonter vers les sommets. Il redescend dans la plaine.

C'est pendant ce retour, cette pause, que Sisyphe m'intéresse. Un visage qui peine si près des pierres est déjà pierre lui-même! Je vois cet homme redescendre d'un pas lourd mais égal vers le tourment dont il ne connaî­tra pas la fin. Cette heure qui est comme une respiration et qui revient aussi sûrement que son malheur, cette heure est celle de la cons­cience. A chacun de ces instants, où il quitte les sommets et s'enfonce peu à peu vers les tanières des dieux, il est supérieur à son destin. Il est plus fort que son rocher.

Si ce mythe est tragique, c'est que son héros est conscient. Où serait en effet sa peine, si à chaque pas l'espoir de réussir le soutenait? L'ouvrier d'aujourd'hui travaille, tous les jours de sa vie, aux mêmes tâches et ce destin n'est pas moins absurde. Mais il n'est tragique qu'aux rares moments où il devient conscient. Sisyphe, prolétaire des dieux, impuissant et révolté, connaît toute l'étendue de sa miséra­ble condition : c'est à elle qu'il pense pendant sa descente. La clairvoyance qui devait faire son tourment consomme du même coup sa victoire. Il n'est pas de destin qui ne se sur­monte par le mépris.

Si la descente ainsi se fait certains jours dans la douleur, elle peut se faire aussi dans la joie. Ce mot n'est pas de trop. J'imagine encore Sisyphe revenant vers son rocher, et la douleur était au début. Quand les images de la terre tiennent trop fort au souvenir, quand l'appel du bonheur *se* fait trop pesant, il arrive que la tristesse se lève au coeur de l'homme : c'est la victoire du rocher, c'est le rocher lui-même. L'immense détresse est trop lourde à porter. Ce sont nos nuits de Gethsémani. Mais les vérités écrasantes périssent d'être reconnues. Ainsi, Œdipe obéit d'abord au des­tin sans le savoir. A partir du moment où il sait, sa tragédie commence. Mais dans le même instant, aveugle et désespéré, il recon­naît que le seul lien qui le rattache au monde, c'est la main fraîche d'une jeune fille. Une parole démesurée retentit alors : « Malgré tant d'épreuves, mon âge avancé et la grandeur de mon âme me font juger que tout est bien. » L'Œdipe de Sophocle, comme le Kirilov de Dostoïevski, donne ainsi la formule de la victoire absurde. La sagesse antique rejoint l'hé­roïsme moderne.

On ne découvre pas l'absurde sans être tenté d'écrire quelque manuel du bonheur. « Eh! quoi, par des voies si étroites...? » Mais il n'y a qu'un monde. Le bonheur et l'absurde sont deux fils de la même terre. Ils sont inséparables: L'erreur serait de dire que le bonheur naît forcément de la découverte absurde. Il arrive aussi bien que le sentiment de l'absurde naisse du bonheur. « Je juge que tout est bien », dit OEdipe et cette parole est sacrée. Elle retentit dans l'univers farouche et limité de l'homme. Elle enseigne que tout n'est pas, n'a pas été épuisé. Elle chasse de ce monde un dieu qui y était entré avec l'insatis­faction et le goût des douleurs inutiles. Elle fait du destin une affaire d'homme qui doit être réglée entre les hommes.

Toute la joie silencieuse de Sisyphe est là. Son destin lui appartient. Son rocher est sa chose. De même, l'homme absurde, quand il contemple son tourment, fait taire toutes les idoles. Dans l'univers soudain rendu à son silence, les mille petites voix émerveillées de la terre s'élèvent. Appels inconscients et secrets, invitations de tous les visages, ils sont l'envers nécessaire et le prix de la victoire. Il n'y a pas de soleil sans ombre, et il faut connaître la nuit. L'homme absurde dit oui et son effort n'aura plus de cesse S'il y a un destin personnel, il n'y a point de destinée supérieure ou du moins il n'en est qu'une dont il juge qu'elle est fatale et méprisable. Pour le reste, il se sait le maître de ses jours. A cet instant subtil où l'homme se retourne sur sa vie, Sisyphe, revenant vers son rocher, contemple cette suite d'actions sans lien qui devient son destin, créé par lui, uni sous le regard de sa mémoire et bientôt scellé par sa mort. Ainsi, persuadé de l'origine tout humaine de tout ce qui est humain, aveugle qui désire voir et qui sait que la nuit n'a pas de fin, il est toujours en marche. Le rocher roule encore.

Je laisse Sisyphe au bas de la montagne! On retrouve toujours son fardeau. Mais Sisyphe enseigne la fidélité supérieure qui nie les lieux et soulève les rochers. Lui aussi juge que tout est bien. Cet univers désormais sans maître ne lui paraît ni stérile ni futile. Chacun des grains de cette pierre, chaque éclat miné­ral de cette montagne pleine de nuit, à lui seul forme un monde. La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un coeur d'homme. **Il faut imaginer Sisyphe heureux.**

*Edition Folio essais, p 163-168, édition 2013*

**Texte 4 : Caligula - 1944**

***Caligula est une*** [***pièce de théâtre***](http://fr.wikipedia.org/wiki/Pi%C3%A8ce_de_th%C3%A9%C3%A2tre) ***en 4 actes écrite par*** [***Albert Camus***](http://fr.wikipedia.org/wiki/Albert_Camus)***, entamée en 1938 (le premier manuscrit date de 1939), et publiée pour la première fois en mai*** [***1944***](http://fr.wikipedia.org/wiki/1944) ***aux*** [***éditions Gallimard***](http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89ditions_Gallimard)***. La pièce fera par la suite l'objet de nombreuses retouches. Elle fait partie, avec*** [***l'Étranger***](http://fr.wikipedia.org/wiki/L%27%C3%89tranger) ***(roman,*** [***1942***](http://fr.wikipedia.org/wiki/1942)***) et*** [***le Mythe de Sisyphe***](http://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Mythe_de_Sisyphe) ***(essai,*** [***1942***](http://fr.wikipedia.org/wiki/1942)***) de ce que l'auteur a appelé le «***[***cycle de l'absurde***](http://fr.wikipedia.org/wiki/Cycle_de_l%27absurde)***». Certains critiques perçurent la pièce comme*** [***existentialiste***](http://fr.wikipedia.org/wiki/Existentialiste)***, courant philosophique auquel Camus se défendit cependant toujours d'appartenir. Elle met en scène*** [***Caligula***](http://fr.wikipedia.org/wiki/Caligula)***, empereur romain tyrannique qui agit avec démesure, en quête d'impossible.***

***Caligula (*Acte I, SCÉNE IV) d’Albert CAMUS**

*SCÉNE IV*

HÉLICON, *d’un bout de la scène à l’autre.*

Bonjour, Caïus.

CALIGULA, *avec naturel.*

Bonjour, Hélicon.

*Silence.*

HÉLICON

Tu sembles fatigué ?

CALIGULA

J’ai beaucoup marché.

HÉLICON

Oui, ton absence a duré longtemps.

*Silence.*

CALIGULA

C’était difficile à trouver.

HÉLICON

Quoi donc ?

CALIGULA

Ce que je voulais.

HÉLICON

Et que voulais –tu ?

CALIGULA, *toujours naturel*.

La lune.

HÉLICON

Quoi ?

CALIGULA

Oui, je voulais la lune.

HÉLICON

Ah !

*Silence. Hélicon se rapproche*.

Pour quoi faire ?

CALIGULA

Eh bien !...c’est une des choses que je n’ai pas.

HÉLICON

Bien sûr. Et maintenant, tout est arrangé ?

CALIGULA

Non, je n’ai pas pu l’avoir.

HÉLICON

C’est ennuyeux.

CALIGULA

Oui, c’est pour cela que je suis fatigué.

*Un temps.*

CALIGULA

Hélicon !

HÉLICON

Oui, Caïus

CALIGULA

Tu penses que je suis fou.

HÉLICON

Tu sais bien que je ne pense jamais. Je suis bien trop intelligent pour ça.

**CALIGULA**

**Oui. Enfin ! Mais je ne suis pas fou et même je n’ai jamais été aussi raisonnable. Simplement, je me suis senti tout d’un coup un besoin d’impossible. *(Un temps*.) Les choses, telles qu’elles sont, ne me semblent pas satisfaisantes.**

**HÉLICON**

**C’est une opinion assez répandue.**

**CALIGULA**

**Il est vrai. Mais je ne le savais pas auparavant. Maintenant, je sais. (*Toujours naturel*.) Ce monde, tel qu’il est fait, n’est pas supportable. J’ai donc besoin de la lune, ou du bonheur, ou de l’immortalité, de quelque chose qui soit dément peut-être, mais qui ne soit pas de ce monde.**

**HÉLICON**

**C’est un raisonnement qui se tient. Mais, en général, on ne peut pas le tenir jusqu’au bout.**

**CALIGULA,**

***se levant, mais avec la même simplicité.***

**Tu n’en sais rien. C’est parce qu’on ne le tient jamais jusqu’au bout que rien n’est obtenu. Mais il suffit peut-être de rester logique jusqu’à la fin.**

***Il regarde Hélicon*.**

**Je sais aussi ce que tu penses. Que d’histoires pour la mort d’une femme ! Non, ce n’est pas cela. Je crois me souvenir, il est vrai, qu’il y a quelques jours une femme que j’aimais est morte. Mais qu’est-ce que l’amour ? Peu de chose. Cette mort n’est rien, je te le jure ; elle est seulement le signe d’une vérité qui me rend la lune  nécessaire. C’est une vérité toute simple et toute claire, un peu bête, mais difficile à découvrir et lourde à porter.**

**HÉLICON**

**Et qu’est-ce donc que cette vérité, Caïus ?**

**CALIGULA, *détourné, sur un ton neutre.***

**Les hommes meurent et ils ne sont pas heureux**.

HÉLICON, après un temps.

Allons, Caïus, c’est une vérité dont on s’arrange très bien. Regarde autour de toi. Ce n’est pas cela qui les empêche de déjeuner.

CALIGULA*, avec un éclat soudain*.

Alors, c’est que tout, autour de moi, est mensonge, et moi, je veux qu’on vive dans la vérité ! Et justement, j’ai les moyens de les faire vivre dans la vérité. Car je sais ce qui leur manque, Hélicon. Ils sont privés de la connaissance et il leur manque un professeur qui sache ce dont il parle.

HÉLICON

Ne t’offense pas, Caïus, de ce que je vais te dire. Mais tu devrais d’abord te reposer.

CALIGULA*, s’asseyant et avec douceur*.

Cela n’est pas possible, Hélicon, cela ne sera plus jamais possible.

HÉLICON

Et pourquoi donc ?

CALIGULA

Si je dors, qui me donnera la lune ?

HÉLICON, *après un silence.*

Cela est vrai.

*Caligula se lève avec un effort visible.*

CALIGULA

Ecoute, Hélicon. J’entends des pas et des bruits de voix. Garde le silence et oublie que tu viens de me voir.

HÉLICON

J’ai compris

*Caligula se dirige vers la sortie. Il se retourne.*

CALIGULA

Et, s’il te plaît, aide-moi désormais.

HÉLICON

Je n’ai pas de raisons de ne pas le faire, Caïus. Mais je sais beaucoup de choses et peu de choses m’intéressent. À quoi donc puis-je t’aider ?

CALIGULA

À l’impossible.

HÉLICON

Je ferai pour le mieux.

*Caligula sort. Entrent rapidement Scipion et Cæsonia.*

**Texte 5 : La peste - 1947**

|  |
| --- |
| *Publié en 1947, ce roman raconte l'histoire du combat entre**la peste qui, de plus en plus violente, multiplie les morts dans la ville d'Oran, et des hommes qui vont lutter jusqu'à ce que ce fléau disparaisse. De chapitre en chapitre, le lecteur suit l'action**du docteur Bernard Rieux qui travaille à sauver les malades.**« Les curieux événements qui font le sujet de cette chronique se sont produits en 194., à Oran » : ainsi commence ce livre, parmi les plus célèbres de Camus, en forme de réflexion allégorique sur le mal et la Seconde Guerre mondiale. La Peste connut un très grand succès dès sa parution. Jean-Paul Sartre reprocha cependant à Camus sa morale de Croix-Rouge, sa description d'un monde d'amis et non de militants, sa confusion dans un même symbolisme entre nazisme et communisme.* |

À midi, la fièvre était à son sommet. Une sorte de toux viscérale secouait le corps du malade qui commença seulement à cracher du sang. Les ganglions avaient cessé d'enfler. Ils étaient toujours là, durs comme des écrous, vissés dans le creux des articulations, et Rieux jugea impossible de les ouvrir. Dans les intervalles de la fièvre et de la toux, Tarrou de loin en loin regardait encore ses amis. Mais, bientôt, ses yeux s'ouvrirent demoins en moins souvent, et la lumière qui venait alors éclairer sa face dévastée se fit plus pâle à chaque fois. L'orage qui secouait ce corps de soubresauts convulsifs l'illuminait d'éclairs de plus en plus rares et Tarrou dérivait lentement au fond de cette tempête. Rieux n'avait plus devant lui qu'un masque désormais inerte, où le sourire avait disparu. Cette forme humaine qui lui avait été si proche, percée maintenant de coups d'épieu, brûlée par un mal surhumain, tordue par tous les vents haineux du ciel, s'immergeait à ses yeux dans les eaux de la peste et il ne pouvait rien contre ce naufrage. Il devait rester sur le rivage, les mains vides et le coeur tordu, sans armes et sans recours, une fois de plus, contre ce désastre. Et à la fin, ce furent bien les larmes de l'impuissance qui empêchèrent Rieux de voir Tarrou se tourner brusquement contre le mur, et expirer dans une plainte creuse, comme si, quelque part en lui, une corde essentielle s'était rompue.

La nuit qui suivit ne fut pas celle de la lutte, mais celle du silence. Dans cette chambre retranchée du monde, au-dessus de ce corps mort maintenant habillé, Rieux sentit planer le calme surprenant qui, bien des nuits auparavant, sur les ter­rasses au-dessus de la peste, avait suivi l'attaque des portes. Déjà, à cette époque, il avait pensé à ce silence qui s'élevait des lits où il avait laissé mourir des hommes. **C'était partout la même pause, le même intervalle solennel, toujours le même apaisement qui suivait les combats, c'était le silence de la défaite.** Mais pour celui qui enveloppait maintenant son ami, il était si compact, il s'accordait si étroitement au silence des rues et de la ville libérée de la peste, que Rieux sentait bien qu'il s'agissait cette fois de la défaite définitive, celle qui termine les guerres et fait de la paix elle-même une souffrance sans guérison. Le docteur ne savait pas si, pour finir, Tarrou avait retrouvé la paix, mais, dans ce moment tout au moins, il croyait savoir qu'il n'y aurait jamais plus de paix possible pour lui-même, pas plus qu'il n'y a d'armistice pour la mère amputée de son fils ou pour l'homme qui ensevelit son ami.

*La Peste,* cinquième partie © Gallimard

**Texte 6 : L'envers et l'endroit - 1937**

|  |
| --- |
| ***Chez Charlot, à Alger, paraît en mai 1937 un recueil de cinq essais. En 1958, Camus écrira à propos de ce qui est sa première publication :******« Je sais que ma source est dans L'Envers et l'Endroit. » Dédié à son maître Jean Grenier, ce texte est en quelque sorte une présentation de Camus par lui-même. Il y dégage les fondements de sa personnalité et de son rapport aux autres : « Je fus placé à mi-distance de la misère et du soleil. La misère m'empêcha de croire que tout est bien sous le soleil et dans l'histoire; le soleil m'apprit que l'histoire n'est pas tout. »*** |

L'Arabe dans son coin, toujours accroupi, tient ses pieds entre ses mains. Des terrasses monte une odeur de café grillé avec des bavardages animés de voix jeunes. Un remorqueur donne encore sa note grave et tendre. Le monde s'achève ici comme chaque jour et, de tous ses tourments sans mesure, rien ne demeure maintenant que cette promesse de paix. L'indif­férence de cette mère étrange ! Il n'y a que cette immense solitude du monde qui m'en donne la mesure. Un soir, on avait appelé son fils - déjà grand - auprès d'elle. Une frayeur lui avait valu une sérieuse commotion cérébrale. Elle avait l'habitude de se mettre au balcon à la fin de la jour­née. Elle prenait une chaise et plaçait sa bouche sur le fer froid et salé du balcon. Elle regardait alors passer les gens. Derrière elle, la nuit s'amassait peu à peu. Devant elle, les magasins s'illuminaient brusque­ment. La rue se grossissait de monde et de lumières. Elle s'y perdait dans une contemplation sans but. Le soir dont il s'agit, un homme avait surgi derrière elle, l'avait traînée, brutalisée et s'était enfui en entendant du bruit. Elle n'avait rien vu, et s'était évanouie. Elle était couchée quand son fils arriva. Il décida sur l'avis du docteur de passer la nuit auprès d'elle. Il s'allongea sur le lit, à côté d'elle, à même les couvertures. C'était l'été. La peur du drame récent traînait dans la chambre surchauffée. Des pas bruissaient et des portes grinçaient. Dans l'air lourd, flottait l'odeur du vinaigre dont on avait rafraîchi la malade. Elle, de son côté, s'agitait, geignait, sursautait brusquement parfois. Elle le tirait alors de courtes somnolences d'où il surgissait trempé de sueur, déjà alerté - et où il re­tombait, pesamment, après un regard à la montre où dansait, trois fois répétée, la flamme de la veilleuse. Ce n'est que plus tard qu'il éprouva combien ils avaient été seuls en cette nuit. Seuls contre tous. Les « autres » dormaient, à l'heure où tous deux respiraient la fièvre. Dans cette vieille maison, tout semblait creux alors. Les tramways de minuit drainaient en s'éloignant toute l'espérance qui nous vient des hommes, toutes les certitudes que nous donne le bruit des villes. La maison résonnait encore de leur passage et par degrés tout s'éteignait. Il ne restait plus qu'un grand jardin de silence où croissaient parfois les gémisse­ments apeurés de la malade. Lui ne s'était jamais senti aussi dépaysé. Le monde s'était dissous et avec lui l'illusion que la vie recommence tous les jours. Rien n'existait plus, études ou ambitions, préférences au res­taurant ou couleurs favorites. Rien que la maladie et la mort où il se sentait plongé... Et pourtant, à l'heure même où le monde croulait, lui vivait. Et même il avait fini par s'endormir. Non cependant sans empor­ter l'image désespérante et tendre d'une solitude à deux. Plus tard, bien plus tard, il devait se souvenir de cette odeur mêlée de sueur et de vi­naigre, de ce moment où il avait senti les liens qui l'attachaient à sa mère. Comme si elle était l'immense pitié de son coeur, répandue autour de lui, devenue corporelle et jouant avec application, sans souci de l'imposture, le rôle d'une vieille femme pauvre à l'émouvante destinée.

*L'Envers et l'Endroit, «* Entre oui et non » © Gallimard

**Texte 7 : Misère de la Kabylie : "le dénuement" - 1939**

***Albert Camus publia une série d'articles sur la « misère de la Kabylie » dans Alger républicain, du 5 au 15 juin 1939. Outre le talent de reporter de Camus, ce qui frappe dans ces textes, c'est la priorité accordée aux problèmes économiques de la Kabylie. En revanche,;il ne dit pas grand-chose des rapports que les Kabyles entretiennent avec les Français, et pas davantage sur le problème politique algérien***.

Après avoir parcouru la région de Tizi-Ouzou, un soir où nous nous promenions dans les rues de la ville, je demandai à un de mes compa­gnons si « c'était partout comme ça ». Il me répondit que je verrais pire. Après quoi nous parcourûmes longtemps le village indigène où, venues des boutiques faiblement éclairées, des lueurs coulaient dans les rues sombres avec des airs de musique, une danse de marteaux et des bavar­dages confus.

Et le fait est que j'ai vu pire.

Je savais en effet que la tige de chardon constituait une des bases de l'alimentation kabyle. Je l'ai ensuite vérifié un peu partout. Mais ce que je ne savais pas c'est que l'an passé, cinq petits Kabyles de la région d'Abbo sont morts à la suite d'absorption de racines vénéneuses. Je savais que les distributions de grains ne suffisaient pas à faire vivre les Kabyles. Mais je ne savais pas qu'elles les faisaient mourir et que cet hiver quatre vieilles femmes venues d'un douar éloigné jusqu'à Michelet pour recevoir de l'orge sont mortes dans la neige sur le chemin du retour.

Et tout est à l'avenant. **À Adni, sur cent six élèves qui fréquentent les écoles, quarante seulement mangent à leur faim. Dans le village même, le chômage est général** et les distributions très rares. Dans les douars de la commune de Michelet, on compte à peu près cinq cents chômeurs par douar. Et pour les douars les plus malheureux, les Akbils, les Aït-Yahia, les Abi-Youçef, la proportion est encore plus forte. On compte quatre mille chômeurs valides dans cette commune. À l'école d'Azerou-Kollal, sur cent dix élèves, on en compte trente-cinq qui ne font qu'un seul repas par jour. À Maillot, on estime à 4/5e de la population le nombre des indi­gents. Là, les distributions n'ont lieu que tous les trois mois. Aux Ouad­hias, sur sept mille cinq cents habitants, on compte trois mille miséreux. Dans la région de Sidi-Aïch, 60 % des habitants sont indigents. Dans le village d'El-Flay, au-dessus du centre de Sidi-Aïch, on cite et on montre des familles qui restent souvent deux et trois jours sans manger. La plupart des familles de ce village ajoutent au menu quotidien de racines et de galettes les graines de pin qu'elles peuvent trouver en forêt Mais cette audace leur rapporte surtout des procès, puisque le code fores­tier et les gardes forestiers sont impitoyables à cet égard.

Si cette énumération ne paraît pas suffisamment convaincante, alors j'ajouterai que dans la commune d'El-Kseur, sur deux mille cinq cents habitants kabyles, on compte deux mille indigents. Les ouvriers agricoles emportent avec eux, pour la nourriture de toute une journée, un quart de galette d'orge et un petit flacon d'huile. Les familles, aux racines et aux herbes, ajoutent les orties. Cuite pendant plusieurs heures, cette plante fournit un complément au repas du pauvre. On constate le même fait dans les douars qui se trouvent autour d'Azazga. De même les villages indigènes autour de Dellys sont parmi les plus pauvres. En particulier le douar Beni-Sliem compte l'in­croyable proportion de 96 % d'indigents. La terre ingrate de ce douar ne fournit rien. Les habitants sont réduits à utiliser le bois mort pour en faire du charbon qu'ils tentent ensuite d'aller vendre à Dellys. Je dis qu'ils le tentent, car ils ne possèdent pas de permis de colportage et, dans la moitié des cas, le charbon et l'âne du colporteur sont saisis. Les habi­tants de Beni-Sliem ont pris l'habitude de venir à Dellys la nuit Mais le garde champêtre aussi, et l'âne saisi est envoyé à la fourrière. Le char­bonnier doit alors payer une amende et les frais de fourrière. Et comme il ne le peut, la contrainte par corps l'enverra en prison. Là du moins, il mangera. Et c'est dans ce sens et dans ce sens seulement qu'on peut dire sans ironie que le colportage du charbon nourrit les Beni-Sliem.

Qu'ajouterais-je à tous ces faits? Qu'on les lise bien. Qu'on place derrière chacun d'eux la vie d'attente et de désespoir qu'ils figurent. Si on les trouve naturels, alors qu'on le dise. Mais qu'on agisse si on les trouve révoltants. Et si enfin on les trouve incroyables, je demande qu'on aille sur place.

*Actuelles III. Chroniques algériennes 1939-1958* 0 Gallimard

**Texte 8 : Les commandements du journalismes libre - 1939**

***Fin 1939, à 26 ans, peu après le déclenchement de la guerre, et alors que la presse est déjà soumise à la censure, Camus écrit pour le quotidien algérois qu'il dirige, Le Soir républicain, un texte qui invite les journalistes à toujours servir la vérité, à rester des hommes libres face à tous les pouvoirs. Cet article, interdit de publication peu avant que le journal tout entier le soit, est resté inconnu, y compris des spécialistes de Camus, jusqu'à ce que la journaliste du Monde Macha Séry le déniche dans un carton des Archives d'outre-mer et le publie le 17 mars 2012.***

Il est difficile aujourd'hui d'évoquer la liberté de la presse sans être taxé d'extravagance, accusé d'être Mata-Hari, de se voir convaincre d'être le neveu de Staline.

Pourtant cette liberté parmi d'autres n'est qu'un des visages de la liberté tout court et l'on comprendra notre obstination à la défendre si l'on veut bien admettre qu'il n'y a point d'autre façon de gagner réelle­ment la guerre.

Certes, toute liberté a ses limites. Encore faut-il qu'elles soient libre­ment reconnues. Sur les obstacles qui sont apportés aujourd'hui à la liberté de pensée, nous avons d'ailleurs dit tout ce que nous avons pu dire et nous dirons encore, et à satiété, tout ce qu'il nous sera possible de dire. En particulier, nous ne nous étonnerons jamais assez, le principe de la censure une fois imposé, que la reproduction des textes publiés en France et visés par les censeurs métropolitains soit interdite au *Soir républicain,* par exemple. Le fait qu'à cet égard un journal dépend de l'humeur ou de la compétence d'un homme démontre mieux qu'autre chose le degré d'inconscience où nous sommes parvenus.

Un des bons préceptes d'une philosophie digne de ce nom est de ne jamais se répandre en lamentations inutiles en face d'un état de fait qui ne peut plus être évité. La question en France n'est plus aujourd'hui de savoir comment préserver les libertés de la presse. Elle est de chercher comment, en face de la suppression de ces libertés, un journaliste peut rester libre. Le problème n'intéresse plus la collectivité. Il concerne l'individu.

Et justement ce qu'il nous plairait de définir ici, ce sont les conditions et les moyens par lesquels, au sein même de la guerre et de ses servitudes, la liberté peut être, non seulement préservée, mais encore manifestée. Ces moyens sont au nombre de quatre : la lucidité, le refus, l'ironie et l'obstination. La lucidité suppose la résistance aux entraînements de la haine et au culte de la fatalité. Dans le monde de notre expérience, il est certain que tout peut être évité. La guerre elle-même, qui est un phéno­mène humain, peut être à tous les moments évitée ou arrêtée par des moyens humains. Il suffit de connaître l'histoire des dernières années de la politique européenne pour être certains que la guerre, quelle qu'elle soit, a des causes évi­dentes. Cette vue claire des choses exclut la haine aveugle et le déses­poir qui laisse faire. Un journaliste libre, en 1939, ne désespère pas et lutte pour ce qu'il croit vrai comme si son action pouvait influer sur le cours des événements. Il ne publie rien qui puisse exciter à la haine ou provoquer le désespoir. Tout cela est en son pouvoir.

En face de la marée montante de la bêtise, il est nécessaire également d'opposer quelques refus. Toutes les contraintes du monde ne feront pas qu'un esprit un peu propre accepte d'être malhonnête. Or, et pour peu qu'on connaisse le mécanisme des informations, il est facile de s'assurer de l'authenticité d'une nouvelle. C'est à cela qu'un journaliste libre doit donner toute son attention. Car, s'il ne peut dire tout ce qu'il pense, il lui est possible de ne pas dire ce qu'il ne pense pas ou qu'il croit faux. Et c'est ainsi qu'un journal libre se mesure autant à ce qu'il dit qu'à ce qu'il ne dit pas. Cette liberté toute négative est, de loin, la plus importante de toutes, si l'on sait la maintenir. Car elle prépare l'avènement de la vraie liberté. En conséquence, un journal indépendant donne l'origine de ses informations, aide le public à les évaluer, répudie le bourrage de crâne, supprime les invectives, pallie par des commentaires l'uniformisation des informations et, en bref, sert la vérité dans la mesure humaine de ses forces. Cette mesure, si relative qu'elle soit, lui permet du moins de refuser ce qu'aucune force au monde ne pourrait lui faire accepter : servir le mensonge.

Nous en venons ainsi à l'ironie. On peut poser en principe qu'un esprit qui a le goût et les moyens d'imposer la contrainte est imperméable à l'ironie. On ne voit pas Hitler, pour ne prendre qu'un exemple parmi d'autres, utiliser l'ironie socratique. Il reste donc que l'ironie demeure une arme sans précédent contre les trop puissants. Elle complète le refus en ce sens qu'elle permet, non plus de rejeter ce qui est faux, mais de dire souvent ce qui est vrai. Un journaliste libre, en 1939, ne se fait pas trop d'illusions sur l'intelligence de ceux qui l'oppriment. Il est pessimiste en ce qui regarde l'homme Une vérité énoncée sur un ton dogmatique est censurée neuf fois sur dix. La même vérité dite plaisamment ne l'est que cinq fois sur dix. Cette disposition figure assez exactement les possibili- tés de l'intelligence humaine. Elle explique également que des journaux français comme *Le Merle* ou *Le Canard enchaîné* puissent publier régu- lièrement les courageux articles que l'on sait. Un journaliste libre, en 1939, est donc nécessairement ironique, encore que ce soit souvent à son corps défendant. Mais la vérité et la liberté sont des maîtresses exigeantes puisqu'elles ont peu d'amants.

Cette attitude d'esprit brièvement définie, il est évident qu'elle ne sau- rait se soutenir efficacement sans un minimum d'obstination. Bien des obstacles sont mis à la liberté d'expression. Ce ne sont pas les plus sévères qui peuvent décourager un esprit. Car les menaces, les suspensions, les poursuites obtiennent généralement en France l'effet contraire à celui qu'on se propose. Mais il faut convenir qu'il est des obstacles découra- geants : la constance dans la sottise, la veulerie organisée, l'inintelligence agressive, et nous en passons. Là est le grand obstacle dont il faut triom- pher. L'obstination est ici vertu cardinale. Par un paradoxe curieux mais évident, elle se met alors au service de l'objectivité et de la tolérance.

Voici donc un ensemble de règles pour préserver la liberté jusqu'au sein de la servitude. Et après ?, dira-t-on. Après? Ne soyons pas trop pressés. Si seulement chaque Français voulait bien maintenir dans sa sphère tout ce qu'il croit vrai et juste, s'il voulait aider pour sa faible part au maintien de la liberté, résister à l'abandon et faire connaître sa volonté, alors, et alors seulement, cette guerre serait gagnée, au sens profond du mot.

Oui, c'est souvent à son corps défendant qu'un esprit libre de ce siècle fait sentir son ironie. Que trouver de plaisant dans ce monde enflammé ? Mais la vertu de l'homme est de se maintenir en face de tout ce qui le nie. Personne ne veut recommencer dans vingt-cinq ans la double expérience de 1914 et de 1939. Il faut donc essayer une méthode encore toute nouvelle qui serait la justice et la générosité. Mais celles-ci ne s'expriment que dans des coeurs déjà libres et dans les esprits encore clairvoyants. Former ces coeurs et ces esprits, les réveiller plutôt, c'est la tâche à la fois modeste et ambitieuse qui revient à l'homme indépendant. Il faut s'y tenir sans voir plus avant. L'histoire tiendra ou ne tiendra pas compte de ces efforts. *Mais* ils auront été faits.

© Archives Camus, Archives d'outre-mer

**Texte 9 : Choisir entre l'enfer et la raison - 1945**

|  |
| --- |
| ***Publié dans le numéro de Combat du 8 août 1945, cet éditorial fut écrit juste après le bombardement atomique d'Hiroshima du 6 août. Tandis que la plupart des commentateurs s'émerveillaient devant la prouesse scientifique de cette bombe, Camus, lucide et solitaire, s'angoissait devant les «perspectives terrifiantes » ouvertes par la science.*** |

Le monde est ce qu'il est, c'est-à-dire peu de chose. C'est ce que chacun sait depuis hier grâce au formidable concert que la radio, les journaux et les agences d'information viennent de déclencher au sujet de la bombe atomique. On nous apprend, en effet, au milieu d'une foule de commen­taires enthousiastes, que n'importe quelle ville d'importance moyenne peut être totalement rasée par une bombe de la grosseur d'un ballon de football. Des journaux américains, anglais et français se répandent en dissertations élégantes sur l'avenir, le passé, les inventeurs, le coût, la vocation pacifique et les effets guerriers, les conséquences politiques et même le caractère indépendant de la bombe atomique. Nous nous résu­merons en une phrase : la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. **H** va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques.

En attendant, il est permis de penser qu'il y a quelque indécence à célé­brer ainsi une découverte, qui se met d'abord au service de la plus for­midable rage de destruction dont l'homme ait fait preuve depuis des siècles. Que dans un monde livré à tous les déchirements de la violence, incapable d'aucun contrôle, indifférent à la justice et au simple bonheur des hommes, la science se consacre au meurtre organisé, personne sans doute, à moins d'idéalisme impénitent, ne songera à s'en étonner.

Ces découvertes doivent être enregistrées, commentées selon ce qu'elles sont, annoncées au monde pour que l'homme ait une juste idée de son destin Mais entourer ces terribles révélations d'une littérature pitto­resque ou humoristique, c'est ce qui n'est pas supportable.

Déjà, on ne respirait pas facilement dans un monde torturé. Voici qu'une angoisse nouvelle nous est proposée, qui a toutes les chances d'être défi­nitive. On offre sans doute à l'humanité sa dernière chance. Et ce peut être après tout le prétexte d'une édition spéciale. Mais ce devrait être plus sûrement le sujet de quelques réflexions et de beaucoup de silence. Au reste, il est d'autres raisons d'accueillir avec réserve le roman d'an­ticipation que les journaux nous proposent. Quand on voit le rédacteur diplomatique de l'Agence Reuter annoncer que cette invention rend caducs les traités ou périmées les décisions mêmes de Potsdam, remar­quer qu'il est indifférent que les Russes soient à Koenigsberg ou la Tur­quie aux Dardanelles, on ne peut se défendre de supposer à ce beau concert des intentions assez étrangères au désintéressement scientifique. Qu'on nous entende bien. Si les Japonais capitulent après la destruction d'Hiroshima et par l'effet de l'intimidation, nous nous en réjouirons. Mais nous nous refusons à tirer d'une aussi grave nouvelle autre chose que la décision de plaider plus énergiquement encore en faveur d'une véritable société internationale, où les grandes puissances n'auront pas de droits supérieurs aux petites et aux moyennes nations, où la guerre, fléau devenu définitif par le seul effet de l'intelligence humaine, ne dépen­dra plus des appétits ou des doctrines de tel ou tel État.

Devant les perspectives terrifiantes qui s'ouvrent à l'humanité, nous apercevons encore mieux que la paix est le seul combat qui vaille d'être mené. Ce n'est plus une prière, mais un ordre qui doit monter des peuples vers les gouvernements, l'ordre de choisir définitivement entre l'enfer et la raison.

*Combat,* 8 août 1945. *Réflexions sur le terrorisme* Gallimard

**Texte 10 : Terrorisme et répression - 1955**

|  |
| --- |
| ***Publié dans L'Express du 9 juillet 1955, cet article est l'aboutissement de la réflexion philosophique, morale et politique de Camus sur le terrorisme. C'est également le fruit de son attachement viscéral à son pays natal, l'Algérie.*** |

Si l'Algérie doit mourir, elle mourra de résignation généralisée. La métro­pole indifférente comme la colonie exaspérée semblent admettre que la communauté franco-arabe est impossible et que l'épreuve de force est désormais inévitable. Au nom du progrès ou de la réaction ici, par la terreur ou par la répression là-bas, tous semblent accepter d'avance le pire : la séparation définitive du Français et de l'Arabe sur une terre de sang ou de prisons.

Je suis de ceux qui ne peuvent justement se résigner à voir ce grand pays se casser en deux pour toujours. La communauté franco-arabe, bien qu'une politique aveugle ait longtemps empêché qu'elle entre dans les institutions, existe déjà pour moi, comme pour beaucoup de Français d'Algérie. Si je me sens plus près, par exemple, d'un paysan arabe, d'un berger kabyle, que d'un commerçant de nos villes du Nord, c'est qu'un même ciel, une nature impérieuse, la communauté des destins ont été plus forts, pour beaucoup d'entre nous, que les barrières naturelles ou les fossés artificiels entretenus par la colonisation.

**Nous ne sommes pas résignés**

L'épreuve où l'Algérie d'aujourd'hui est plongée, comment pourrions-nous alors la vivre, sinon dans ce perpétuel déchirement où chaque mort, française ou arabe, est ressentie comme un malheur personnel? C'est pourquoi la résignation nous est moins facile qu'à d'autres. Nous ne sommes pas résignés au triomphe de ceux qui, recevant chaque acte de justice comme une offense particulière, rêvent de tuer ou de terroriser ces neuf millions d'Arabes avec qui nous voulons, au contraire, construire un avenir fraternel et fécond.

Mais nous ne sommes pas résignés non plus à croire, avec ceux qui défi­nissent le progrès comme le paiement d'une injustice par une autre, que le déracinement d'un million et demi de Français, installés depuis plu­sieurs générations et passionnément attachés à leur pays, puisse fournir une solution intelligente de notre problème. En politique, tuer ou fuir sont deux démissions, et deux manières de renoncer à l'avenir. Nous ne sommes pas démissionnaires et ce n'est pas sans raison que nous voulons donner un sens à cet avenir. Car il existe, malgré le sang et la terreur, il a encore une chance, nous avons à le définir. Simplement, nous ne pouvons plus le faire avec des précautions de langage et des omissions calculées.

Je parlerai donc ici comme je le puis, m'adressant d'abord aux miens, Français et Arabes, en homme qui, depuis vingt ans, n'a pas cessé de vivre le drame algérien, qui ne désespère pourtant pas de son pays, et qui croit encore possible un dernier appel à la raison, d'une part, à la justice, de l'autre.

**Les sources du terrorisme**

Il faut, avant toute chose, ramener la paix en Algérie. Non par les moyens de la guerre, mais par une politique qui tienne compte des causes profondes de la tragédie actuelle. Le terrorisme, en effet, n'a pas mûri tout seul; il n'est pas le fruit du hasard et de l'ingratitude malignement conjugués. On parle beaucoup à son propos d'influences étrangères et sans doute, elles existent. Mais elles ne seraient rien sans le terrain où elles s'exercent, qui est celui du désespoir. En Algérie, comme ailleurs, le terrorisme s'explique par l'absence d'espoir. Il naît toujours et partout, en effet, de la solitude, de l'idée qu'il n'y a plus de recours ni d'avenir, que les murs sans fenêtres sont trop épais et que, pour respirer seulement, pour avancer un peu, il faut les faire sauter.

Ceux qui parlent au nom des Français d'Algérie refusent de reconnaître que le peuple arabe vivait sans avenir, et dans l'humiliation. Mais c'est qu'ils refusent inconsciemment de considérer ce peuple comme une personne; ils oublient que l'honneur, et ses souffrances, a longtemps été une vertu traditionnelle du monde arabe. Est-il donc trop tard pour leur demander, devant le désastre, de passer par-dessus leur rancoeur et leurs fureurs, même légitimes, pour reconnaître enfin, avec réalisme, leur longue erreur?

Depuis trente ans, en effet, nous avons beaucoup promis au peuple arabe et nous n'avons à peu près rien tenu. À l'époque du projet Blum-Viollette, en 1936, les Ulémas, aujourd'hui nationalistes avaient comme revendi­cation extrême l'assimilation. Ils demandaient pour le peuple astreint aux devoirs des citoyens français, et d'abord à l'impôt du sang, quelques-uns des droits de la citoyenneté française. Le projet Blum-Viollette leur répondait timidement (60000 électeurs environ pour une population de 7 millions) mais leur répondait.

La réaction des Français d'Algérie fut alors si puissante que le projet ne vint même pas devant les Chambres. Ce jour-là, l'Algérie perdit sa meilleure chance. Les chefs des Français d'Algérie ont cru sincèrement, en 1936, comme maintenant, servir, en même temps que leurs intérêts, la présence française : ils lui ont porté, en réalité un coup mortel. Quand, sept ans plus tard, après une deuxième guerre, et un autre impôt sanglant, l'ordonnance du gouvernement provisoire reprit l'essentiel du projet, il était trop tard, personne ne voulait plus de l'assimilation.

Le dernier espoir, avant la flambée, a été le statut de l'Algérie, enfin voté par les Chambres. Mais l'aveuglement obstiné des dirigeants de l'Algérie vint encore à bout de cet espoir : l'application du statut fut sabo­tée et les élections de 1948 systématiquement truquées. De ces élections falsifiées est sortie, non pas l'Algérie du statut, mais l'Algérie du meurtre et de la répression. À cette date, en effet, le peuple arabe a retiré sa confiance à la France.

Aussitôt, les murs se sont refermés autour d'une masse sans représen­tants, ni bey ni sultan, qui puissent parler pour elle et la personnifier. Le silence, la misère, l'absence d'avenir et d'espoir, le sentiment aigu d'une humiliation particulière au moment où les autres peuples arabes prenaient la parole, tout a contribué à faire peser sur les masses algériennes une sorte de nuit désespérée d'où fatalement devaient sortir des combattants.

Alors a commencé de fonctionner une dialectique irrésistible dont nous devons comprendre l'origine et le mortel mécanisme si nous voulons lui échapper. L'oppression, même bienveillante, le mensonge d'une occupa­tion qui parlait toujours d'assimilation sans jamais rien faire pour elle, ont suscité d'abord des mouvements nationalistes, pauvres en doctrine, mais riches en audace. Ces mouvements ont été réprimés.

Chaque répression, mesurée ou démente, chaque torture policière comme chaque jugement légal, ont accentué le désespoir et la violence chez les militants frappés. Pour finir, **les policiers ont couvé les terroristes qui ont enfanté eux-mêmes une police multipliée.** Au terme affreux, mais non dernier, de cette évolution, la révolte, débordant l'Aurès, assiège Philippeville, et aussitôt la responsabilité collective est érigée en principe de répression.

Devant ce mouvement sans cesse accéléré, la tentation est grande de se résigner, en effet, et l'on comprend que, dans la métropole, tant de Pilate se lavent les mains. Mais cette résignation ne peut qu'aggraver encore les problèmes quasi insolubles qui se posent à nous.

Les Français sont peut-être prêts à perdre dans l'indifférence ce qu'ils reçurent autrefois dans la distraction. Mais, hélas! ils ne sont plus seuls! Et ils ne se débarrasseront pas si facilement des dix millions d'hommes dont ils sont maintenant responsables. Pour vivre eux-mêmes, ils doivent assurer l'avenir de cette communauté, en stoppant, pendant qu'il en est temps, le mécanisme que nos fautes ont déclenché. Comment y parvenir sans subir ni exercer la terreur, c'est aujourd'hui le premier problème qui se pose à la France et qu'elle ne pourra plus éluder.

**La tragédie des assiégés**

Disons d'abord ce que tout le monde sait, même les colons et les natio­nalistes : l'action terroriste et la répression sont, en Algérie, deux forces purement négatives, vouées toutes deux à la destruction pure, sans autre avenir qu'un redoublement de fureur et de folie. Ceux qui font mine de l'ignorer ou qui exaltent l'un à l'exclusion de l'autre, ne parviennent qu'à resserrer le noeud où l'Algérie étouffe et nuisent pour finir à l'une ou l'autre cause qu'ils veulent pourtant servir.

Le terrorisme algérien est une erreur sanglante, à la fois en lui-même et dans ses conséquences. *Il l'est en lui-même et dans ses conséquences.* M'est en lui-même parce qu'il tend, par la force des choses, à devenir raciste à son tour et, débordant ses inspirateurs mêmes, à cesser d'être l'instrument contrôlé d'une politique pour devenir l'arme folle d'une haine élémentaire.

À cet égard, le silence ou les précautions de l'opinion libérale en France sont graves. Ce n'est pas à Paris qu'on a le droit de prendre à la légère la tragédie des familles assiégées dans leurs villages ou leurs fermes isolées. L'Algérie, on semble parfois l'ignorer, n'est pas peuplée d'un million et demi de colons. Les représentants de la réaction algérienne sont une poignée, et qui vivent dans les grandes villes, non sur leurs terres. L'immense majorité des Français d'Algérie qui peinent et travaillent, au contraire, dans une angoisse mortelle, ont droit, au moins, que nous ne fassions rien pour encourager ce qui les assiège ou les tue.

Le terrorisme est aussi une erreur quant à ses conséquences. Son pre­mier résultat, en effet, est de fermer la bouche aux Français libéraux d'Algérie et, par conséquent, de renforcer le parti de la réaction et de la répression. Ceux qui, sur les lieux mêmes, pourraient faire entendre la voix de la raison (et le gouverneur général lui-même) se voient imposer silence au nom de l'instituteur assassiné, du médecin blessé, du passant égorgé et des écoles incendiées.

Le terrorisme, dans le cadre algérien, aboutit ainsi à mettre tous les instruments du pouvoir dans les mêmes mains implacables, et à instau­rer une épreuve de force généralisée. De cette épreuve, le peuple algérien ne pourra sortir que mutilé. L'Algérie, il faut le rappeler, n'est ni l'Indo­chine ni la France de la Résistance. À quelques infiltrations près, le terrorisme arabe se trouvera seul, en vase clos, face à un énorme système de répression qui, si on le laisse s'étendre, a les moyens de se maintenir aussi longtemps qu'il le faudra. La grande propriété algérienne n'a pas la mauvaise conscience de la bourgeoisie française. Elle sait, clairement et fortement, ce qu'elle ne veut pas et ne reculera devant rien pour assu­rer sa victoire. La proclamation de la responsabilité collective en est le premier et sinistre avertissement.

**La répression aveugle et imbécile**

Mais inversement, et pour les mêmes raisons, nous devons nous prononcer avec plus de force encore contre cette répression aveugle et imbécile qui ne peut qu'accélérer la dialectique dont j'ai parlé.

La responsabilité collective, nous sommes payés pour le savoir, est un principe totalitaire. Il est incroyable qu'il puisse être proclamé par des Français affolés, impensable qu'un gouvernement puisse céder sur ce point et se rallier à l'idée d'une répression indifférenciée qui frapperait des villages entiers sous le prétexte d'une complicité imposée le plus souvent. Nous l'avons fait dans le Constantinois, pour notre honte, en 1945. Nous cueillons aujourd'hui les fruits de cette action d'éclat. Puisque le gouvernement est à la recherche de gestes à faire, il peut, il doit déjà déclarer solennellement que la France ne fera jamais sien le principe de la responsabilité collective et que la justice sera rendue en Algérie en vertu d'une loi commune selon les usages des nations civilisées.

L'abominable violence dont a parlé le Président de la République à Marseille ne sera pas jugulée par l'exercice d'une autre violence non moins abominable, qui la renforcera au contraire et lui donnera, pour s'exercer contre la collectivité des Français d'Algérie, des raisons qui lui manquaient jusqu'ici. Sauver des vies et des libertés du côté arabe revient au contraire à épargner des vies du côté français, et à arrêter, par le seul moyen qui nous soit offert, la surenchère dégoûtante entre les crimes. C'est ainsi que nous aiderons, non pas à la fraternité, puisque ce mot donnerait à rire aujourd'hui, mais à la survie de deux peuples et aux chances de leur entente future.

*L'Express,* 9 juillet 1955 Gallimard

**Document 1 : Albert Camus (1913-1960), biographie**

***écrite en préambule de l'édition du "Mythe de Sisyphe",***

*édition Folio essais, 2013*

« Je fus placé à mi-distance de la misère et du soleil », écrit Albert Camus dans ***L'envers et l'endroit****.* Il est né dans un domaine viticole près de Mondovi, dans le dépar­tement de Constantine, en Algérie. Son père a été blessé mortellement à la bataille de la Marne, en 1914. Une enfance misérable à Alger, un instituteur, M. Germain, puis un professeur, Jean Grenier, qui savent reconnaître ses dons, la tuberculose, qui se déclare précocement et qui, avec le sentiment tragique qu'il appelle l'absurde, lui donne un désir désespéré de vivre, telles sont les données qui vont forger sa personnalité. Il écrit, devient journa­liste, anime des troupes théâtrales et une maison de la culture, fait de la politique. Ses campagnes *à Alger Répu­blicain* pour dénoncer la misère des musulmans lui valent d'être obligé de quitter l'Algérie, où on ne veut plus lui donner de travail. Pendant la guerre en France, il devient un des animateurs du journal clandestin *Combat.* A la Libération, ***Combat****,* dont il est le rédacteur en chef, est un quotidien qui, par son ton et son exigence, fait date dans l'histoire de la presse.

Mais c'est l'écrivain qui, déjà, s'impose comme un des chefs de file de sa génération. A Alger, il avait publié ***Noces*** *et* ***L'envers et l'endroit.***Rattaché à tort au mouve­ment existentialiste, qui atteint son apogée au lendemain de la guerre, Albert Camus écrit en fait une oeuvre articu­lée autour de l'absurde et de la révolte. C'est peut-être Faulkner qui en a le mieux résumé le sens général : « Camus disait que le seul rôle véritable de l'homme, né dans un monde absurde, était de vivre, d'avoir conscience de sa vie, de sa révolte, de sa liberté. » Et Camus lui-même a expliqué comment il avait conçu l'ensemble de son oeuvre : « Je voulais d'abord exprimer la négation. Sous trois for­mes. Romanesque : ce fut ***L'étranger****.* Dramatique : ***Cali­gula, Le malentendu****.* Idéologique : ***Le mythe de Sisyphe****.* Je prévoyais le positif sous trois formes encore. Roma­nesque : ***La peste****.* Dramatique : ***L'état de siège***et ***Les jus­tes****.* Idéologique : ***L'homme révolté****.* J'entrevoyais déjà une troisième couche autour du thème de l'amour. »

***La peste****,* ainsi, commencé en 1941, à Oran, ville qui set, vira de décor au roman, symbolise le mal, un peu comme *Moby Dick* dont le mythe bouleverse Camus. Contre la peste, des hommes vont adopter diverses attitudes et montrer que l'homme n'est pas entièrement impuissant en face du sort qui lui est fait. Ce roman de la séparation, du malheur et de l'espérance, rappelant de façon symbo­lique aux hommes de ce temps ce qu'ils venaient de vivre, connut un immense succès.

***L'homme révolté****,* en 1951, ne dit pas autre chose. « J'ai voulu dire la vérité sans cesser d'être généreux », écrit Camus, qui dit aussi de cet essai qui lui valut beaucoup d'inimitiés et le brouilla notamment avec les surréalistes et avec Sartre : « Le jour où le crime se pare des dépouil­les de l'innocence, par un curieux renversement qui est propre à notre temps, c'est l'innocence qui est sommée de fournir ses justifications. L'ambition de cet essai serait l'accepter et d'examiner cet étrange défi. »

Cinq ans plus tard, ***La chute***semble le fruit amer du temps des désillusions, de la retraite, de la solitude. La *chute* ne fait plus le procès du monde absurde où les hom­mes meurent et ne sont pas heureux. Cette fois, c'est la nature humaine qui est coupable. « Où commence la confes­sion, où l'accusation ? », écrit Camus lui-même de ce récit unique dans son oeuvre. « Une seule vérité en tout cas, dans ce jeu de glaces étudié : la douleur et ce qu'elle pro­met. »

Un an plus tard, en 1957, le prix Nobel est décerné à Camus, pour ses livres et aussi, sans doute, pour ce com­bat qu'il n'a jamais cessé de mener contre tout ce qui veut écraser l'homme. On attendait un nouveau développe­ment de son oeuvre quand, le 4 janvier 1960, il a trouvé la mort dans un accident de voiture.

|  |  |
| --- | --- |
| **Portrait Camus "homme révolté"** **(biographie audio - 30 mn)**QRCode<http://www.youtube.com/watch?v=dfLHp_HwqBg> | **Portrait Camus "Algérie mon amour"** **(biographie audio - 1h30mn)**QRCode<http://www.youtube.com/watch?v=j2HKRTG2fk4> |

**Document 2 :**



|  |  |
| --- | --- |
| **Extraits du spectacle**QRCode<http://www.youtube.com/watch?v=1rV-mpABylc> | **Reportage télévisé sur le spectacle**QRCode<http://www.youtube.com/watch?v=4PawEAjNMIc> |